

Entre le retour de Penthésilée...et A la recherche du féminin perdu.

Au moment de parler du livre de Jacques Nassif, la question qui se pose à moi dans cette situation précise est la suivante : comment en parler tout en lui rendant justice et tout en rendant justice à ses lecteurs, sans dresser pour autant un inventaire exhaustif de ses contenus ? Dans l'hypothèse où une telle chose serait possible...car il s'agit d'un *livre*, au sens authentique du terme et non d'une publication, il s'agit d'un livre, donc irréductible à ses contenus.

J'ajouterai, et ce n'est pas la moindre de ses qualités, qu'il s'agit d'un livre, précisément parce qu'il me semble mettre en œuvre une force particulière qui est ce que l'on pourrait nommer après Maurice Blanchot la puissance du fragmentaire. Je veux dire par là qu'il s'agit d'une écriture dont la poursuite ne fait pas disparaître les moments d'interruptions. Il s'agit d'une écriture qui accomplit et qui défait le système qu'elle semble proposer. Raison pour laquelle, il n'est aisé d'en faire un résumé dogmatique.

Et comme j'en suis réduit à recourir à des artifices de présentation, je commencerai par évoquer ses intentions et sa forme. Nous verrons ensuite - et ce n'est une surprise pour personne - qu'elles sont intimement liées.

Quant aux intentions qui l'animent, il s'agit d'un livre intempestif, et pour cela même d'une haute actualité. Si l'on m'autorise à recourir à ce paradoxe facile en apparence, je vais tenter de m'en expliquer.

L'ouvrage se prononce relativement à une double impasse : l'impasse actuelle du couple, sous la forme apparente de l'impasse de la relation homme/femme ; pour être plus exact, il faudrait dire impasse du couple

amoureux, laquelle se laisse voir dans la vie sociale, dans le discours courant et donc aussi, sur les divans...

Mais ce livre n'aurait pas à être évoqué devant vous s'il ne s'agissait pas aux yeux de Jacques d'une impasse dans le discours de la psychanalyse.

Cette impasse est aussi une impasse quant *aux buts* reconnus à la cure, à sa fonction socialement admise, cette impasse est nommée en différents endroits mais j'ai choisi celui-ci : «la psychanalyse [a] tendance à virer aujourd'hui en une panacée de psychothérapie et [a] tout fait pour se rendre *utile* dans un monde qui prétend qu'il n'y a plus rien d'impossible, le paradoxe veut qu'il soit devenu spécialement indécent de prétendre qu'elle peut encore s'appliquer à des situations précisément marquées du sceau de l'impossible ¹.»

La psychanalyse qui devait son succès, sa tolérance à ses promesses adaptatives, ne semble plus assez efficace, ça ne marche plus, ce n'est pas rapide, etc... On reconnaît de tels accents. Nous nous y reconnaissons tous. Pour le dire dans mes mots, ce monde dans lequel il n'est plus rien d'impossible sauf l'impossible d'une aventure de la parole c'est le monde de la science et de la technique, soutenu par la logique « extractiviste » grâce à laquelle l'accumulation de Capital ne connaît pas de cesse. La prise de pouvoir qui se fait sur les sujets, individualisés, découpés, morcelés en fragments à jouir est le nouveau malaise dans la civilisation.

Mais si cette impasse est un effet du discours dominant elle est aussi l'effet du discours de la psychanalyse, lequel se trouvant pris dans un réseau d'ornières, est en passe de se fétichiser pour partie. C'est sur ce point justement

¹ *Le retour de Penthésilée A la recherche du féminin perdu*, Editions du crépuscule, Paris, 2023, p. 166

que l'écriture de ce livre tente d'intervenir : en faisant bouger les lignes de force, en tentant de tracer des pistes de dérivation au discours psychanalytique.

Voilà qui implique un changement de modèle relativement à la question du couple : « Il ne sera plus nécessairement celui de l'enfant avec sa mère, mais d'abord et avant tout un couple que l'amour a formé, car seul un tel retournement peut faire en sorte que cette théorie cesse de conduire à la condamnation de tout désir qui chercherait à échapper à la jouissance infantile de la chose... »²

Ce tournant est d'importance, on l'entend.

Il faut en passer par le couple des amants, restituer la possibilité de cette impossibilité qu'est le couple des amants, au-delà du couple, matriciel pour la théorie psychanalytique, de la mère et de son enfant. Voilà une thèse forte et risquée, une belle énigme que ce livre nous offre : comment l'amour entre des amants peut venir « en supplément » de l'amour de transfert.

Pour en dire quelque chose, il faut cependant revenir cependant à la forme du livre.

Son titre, *Le retour de Penthésilée, à la recherche du féminin perdu*, est l'esquisse d'une trame narrative. Car, disons-le, un récit se tisse dans ce livre, un récit qui ne dit pas son nom mais un récit quand même : il y a un narrateur qui boit le thé avec les dames des Roches Noires, un narrateur qui voit avec nous les faux-semblants d'Amphitryon et nous les explique, un narrateur qui suspend son récit pour nous laisser dormir et qui accompagne notre réveil au chapitre

² Op. cit., p. 22

suis. C'est lui, ce narrateur « flottant » pour ainsi dire qui nous fait l'histoire d'un retour et d'une recherche...

Car entre « le retour de Penthésilée » et « la recherche du féminin perdu », il y a un silence, un suspens, une énigme justement. Entre le retour et la recherche, il y a une tension, une vibration.

Et c'est précisément dans ce double mouvement de retour et de recherche, qu'il faut lire le réseau dense des textes littéraires choisis car le narrateur évoqué plus haut nous guide sur le trajet d'une expérience littéraire, d'une expérience de *lecture* : Duras en ouverture, Bataille -j'y reviendrai- et Kleist, Amphitryon et Penthésilée, puis Duras à nouveau. Il y a donc un enlèvement qui est offert à la lecture, une orfèvrerie complexe, qui séduit, rejette, égare, captive... C'est la lecture de son auteur qui nous prend et nous guide...

Et voilà ce qui fait la double exigence à laquelle est confronté tout lecteur du *Retour...* : il doit affronter les écueils et les plaisirs des extraits choisis, traverser ce qui constitue un territoire de textes sans pour autant perdre de vue l'exigence du retour aux affirmations de cet auteur narrateur ardent à son enquête. Si le livre nous semble parfois ardu, c'est principalement du fait de l'ardeur qui anime la recherche et le retour.

Je me permets cependant d'y tracer des lignes de force : en prologue et en épilogue Marguerite Duras et le chœur des femmes des Terres-noires, elle chante depuis l'insuffisance de l'homme à l'amour. Au cœur de l'ouvrage, les énoncés extraits de *L'Alléluiah* de Bataille qui vont servir de support pour la lecture de l'Amphitryon et de Penthésilée de Kleist. Ce sont ces deux fils rouges qui tressent la trame du récit du retour et de la recherche...

Cependant, je n'aurais dit que des choses extérieures, formelles, si je n'évoquais ce qui est au cœur de son entreprise, et ce qui touche dans ce livre. Il s'agit encore d'une *expérience*, mais cette expérience est liée à un nom, celui de Georges Bataille, « la seconde main » de la psychanalyse, pour reprendre la formule heureuse de Jacques Nassif. *L'expérience intérieure* bien sûr, je dis bien sûr parce que c'est évident, essentiel, parce que venant donner son autorité à ce récit et à cette entreprise.

Mais pourquoi Bataille ? Jacques Nassif s'en est expliqué dans son précédent livre *Pour Bataille*, il y revient dans celui-ci. Bataille est littéralement un fantôme dans l'enseignement de Lacan, lequel s'en inspire sans jamais le citer ni le nommer. Nous trouvons là l'archi-récit fondateur du livre, celui d'un pacte entre Lacan et Bataille : le premier diffuse la pensée du second sans le nommer et le second renonce à se prononcer sur la psychanalyse.

Et une des idées fortes de ce livre c'est que la psychanalyse pourrait-être refondée, autrement fondée, en revenant à l'expérience dont Bataille fait, *comme analysant*, la source de son écriture théorique. L'audace de cette hypothèse ne surprendra que ceux qui pensent que fondation et refondation en psychanalyse sont affaire de dogmes.

Pour ma part, j'y vois la source ardente de cette écriture, cette ardeur que j'évoquais précédemment. Tous les termes qui sont extraits de la gangue du texte de Bataille, sont des points d'intensité du livre qui vont être relancés dans l'élaboration. Jacques Nassif redonne leur chance (autre terme de Bataille) à ces termes pour les mettre à l'épreuve. Et c'est depuis ces points d'intensité que se féconde la pensée et l'écriture du livre. Ce qui suppose bien que la reprise en psychanalyse appelle une opération théorique et poétique : si l'on veut

reprendre certains termes de la psychanalyse pour les faire échapper à la logique dominante de l'utile, et les faire échapper à l'impasse et à la déchéance fétiche.

Car effectivement, nous avons encore à apprendre et à entendre de ce que Bataille écrit depuis l'expérience intérieure, dans un suspens entre la possession et la dépossession souveraines. A mon sens, c'est cela même la souveraineté une vibration, entre possession et dépossession.

Entre le retour et la recherche, il y a un pas, une vibration, un silence sur lesquels s'appuient les propositions du livre. Et la lecture est prise dans ce pas...

Le retour de Penthésilée ne se réduit pourtant pas au retour à Bataille mais, je l'ai dit à une traversée des avancées théoriques de Bataille pour faire ressortir une question, celle de l'amour, ou plutôt celle *de dire ce qui passe* entre les amants. Je dis bien ce qui passe et non pas ce qui se passe. Je m'en explique : Chercher à regarder ce qui se passe, c'est l'enfant tentant de se situer relativement à la scène primitive, c'est justement ce que dont le livre veut nous dégager d'une réduction du questionnement sur l'amour à l'amour de l'enfant pour sa mère. Le retour est un retour à une pensée de l'amour, de l'amour des amants- en psychanalyse.

Il faut dire et là je cite Jacques Nassif : « que nous sommes devenus analphabètes, dès qu'il s'agit d'amour, et que nous ne savons plus lire aucune des lettres tracées dans le discours entourant le rapprochement des sexes, si ce n'est pour dire l'incongru d'une différence, qui n'a plus à être marquée, ce qui aboutit au rapt et à la violence ? »³

L'amour, telle est la première étape du retour et de la quête.

³ *Le retour de Penthésilée A la recherche du féminin perdu*, Editions du crépuscule, Paris, 2023, p. 20

Chercher à dire ce qui se passe entre les amants, c'est sortir de ce que Bataille nomme « l'éclusion », un terme qu'il forge et que Jacques Nassif reprend en le densifiant par son élaboration. L'éclusion, c'est le jeu par lequel, hommes et femmes s'ingénient à dénier l'actualité de leur chair sexuée, leur sexe, le *fait* même d'avoir un sexe : « ils restent à la surface » ; pour « s'appliquer à jouer en respectant les règles...mais en s'abstenant de dire certaines choses »⁴. Selon Bataille, les amants se doivent de se parler au-delà de l'éclusion, il ne s'agit pas tant de crudité, que de rentrer en rapport justement par le langage depuis leur sexe, depuis le fait de leur sexe. Raison pour laquelle Jacques Nassif prend des distances vis-à-vis de certaines compréhensions de la formule, « il n'y a pas de rapport sexuel » laquelle devient parfois presque un mantra. Entre les amants ce qui de joue et se déjoue c'est précisément aux bords du « il n'y a pas ». Le pas de rapport, c'est du rapport, une certaine forme de rapport, où l'amour et le féminin jouent leur chance.

Un tel rapport, dans la langue de Bataille reprise par la plume de Jacques Nassif se nomme par la métaphore de la déchirure : « « La déchirure cachée (comme une imperfection, comme une honte de l'être) se dénude (elle s'avoue), elle se colle goulûment à l'autre déchirure : le point de rencontre des amants est le délire de déchirer et d'être déchiré. »⁵

S'il en est ainsi c'est que dans les termes de Bataille « Le désir et l'amour se confondent, l'amour est le désir d'un objet à la mesure de la totalité du désir. Un amour insensé n'a de sens qu'en allant vers un amour plus insensé. » De ce fait l'amour suppose la déchirure, c'est la déchirure permanente. Or cette déchirure,

⁴ *Op. Cit.*, p. 26

⁵ *Op. Cit.*, p. 37

non content de l'affirmer, sur un mode prescriptif et quasi-performatif avec Bataille, Jacques Nassif la met à l'épreuve dans la lecture de Kleist :

La lecture minutieuse d'Amphitryon en effet met sous nos yeux littéralement ce qui advient à une femme quand elle rencontre un homme, comment elle essaie de s'en sortir entre le Dieu et l'homme. Et transpose à tous les couples cette vibration entre le grand Autre et le grand Autre immanent, issu de l'amour. Sans intervention du Grand Autre, les couples ronronnent inlassablement entre l'antagonisme des opposés et l'indistinction entre deux doubles. De fait, ce que la pièce de Kleist met en scène c'est l'irruption du grand Autre, objet du désir, et le chemin pour faire émerger le grand Autre immanent objet d'amour. L'impasse du couple c'est justement la possibilité de la confusion constante entre les deux. La perturbation que le plan du désir fait subir au plan de l'amour ou pour le dire encore autrement : la littoralité entre désir et amour.

L'image du lac reprise de Bataille nous dit quelque chose de cette littoralité. Le couple se tient sur cette déchirure, soit la littoralité entre désir et amour.

Et peut se comprendre une des thèses très fortes du livre, comme une passe de Bataille : l'amour opère le passage de la transcendance à l'immanence, la traversée de la transcendance pour accéder à l'immanence.

Et c'est précisément sur ce point que surgit la menace de la perte du féminin. La perte du féminin serait justement l'imposition d'un Autre transcendant aux femmes, que cela soit dans la religion ou dans la posture culturelle de l'homme, ce qui se nomme actuellement et de façon fétiche d'ailleurs, le Patriarcat. Mais cette dénonciation, se fait peut-être dans des termes qui au nom des femmes se refusent au féminin. L'exemple de Penthésilée qui tue Achille pour sortir du conflit entre son dieu qui lui interdit

un homme et son amour exclusif pour un homme. Le ressort tragique c'est ce qui la pousse à tuer l'homme qu'elle aime. Le retour de Penthésilée est donc le moment où le féminin risque de se perdre, sacrifié au grand Autre pour ainsi dire. Et je crois que telle est une des leçons de ce livre. Le féminin, ce n'est pas la féminité, ou tout autre fétiche essentialisant, identitaire, ce n'est pas quelque chose autrement que sur le mode d'une différence, une différence qui ne se laisse saisir que dans l'après-coup d'une recherche amoureuse. Le féminin c'est précisément ce qui se dérobe, au-delà des dérobades de l'évasion, c'est ce qui passe entre les amants, là où leur déchirure se rencontre.

Il m'est à présent possible de proposer une réponse à ma question initiale : que se passe-t-il entre « le retour de Penthésilée » et « la recherche du féminin perdu » ? Quel est le sens de ce suspense ? Le livre justement constate le retour de Penthésilée, la tentation de Penthésilée, qui tendrait à tuer l'amour en tuant l'amant. Et tuer l'amour c'est risquer de perdre encore plus le féminin. Le retour de Penthésilée est une recherche du féminin qui échoue parce qu'elle se saborde.

Rechercher le féminin perdu, au contraire, c'est accepter que le féminin soit toujours au bord de se perdre. Il n'est qu'au bord de se perdre, pour les femmes ... comme pour les hommes.

Maryan Benmansour